

Pierre Mathieu : « Porter le royaume au-delà des épaisseurs »

Robert Viau
Université du Nouveau-Brunswick



Il y a des poètes dont on entend peu parler, boudés par les clans et les chapelles, mis de côté lorsque vient le temps de la mise en page des anthologies d'une école littéraire. Et pourtant ces francs-tireurs continuent leur cheminement poétique, publient leurs œuvres, ne serait-ce que pour les *happy few* qui goûtent la beauté de leurs écrits. Pierre Mathieu est un des ces poètes injustement méconnus dont l'œuvre mérite d'être lue et étudiée. D'Ottawa à Montréal, de Paris à Saint-Boniface, au gré de ses déplacements, il édifie lentement, avec amour et patience, une œuvre remarquable dont les Éditions des Plaines nous offrent la quintessence sous forme d'une sélection de poèmes. Le recueil *Les Ruses de l'espoir* survole quarante années de création et présente au lecteur des pages de plaisir et d'émerveillement rare.

Mais qui est Pierre Mathieu? Né à Montréal, dans le secteur du Plateau Mont-Royal qu'il évoque dans plusieurs poèmes, Mathieu a obtenu un baccalauréat en pédagogie de l'Université de Montréal et une maîtrise en littérature française de l'Université d'Ottawa, où il a aussi complété la scolarité du doctorat ès lettres en 1975. Remarquable pédagogue, il a enseigné à l'école primaire, au collège, à l'université, au Bureau des langues du gouvernement fédéral et a donné de nombreux ateliers d'écriture poétique dans les écoles, les prisons et les maisons de retraités. Poète et dramaturge, il a écrit pour les Grands Ballets canadiens et présenté ses textes en récital partout au Canada et en Europe. Enfin, peintre talentueux, il a exposé sous la signature de Duguay-Mathieu ses tableaux en Tunisie, en France et au Québec.

La première partie des *Ruses de l'espoir* présente des poèmes de Mathieu publiés entre 1964 et 1970. Ce sont les poèmes les plus longs, où le poète cherche à poser sa voix, à définir sa juste tonalité dans toute l'étendue des

sons et des images. Les poèmes évoquent le village de Chelsea, près d'Ottawa, le Carré Saint-Louis et les ruelles du Plateau où le poète retrouve « le grand escalier noir qui montait en spirale/ dans le ciel améthyste de [s]on enfance d'or » (23). Ces œuvres du commencement sont des poèmes de l'amour refusé, impossible, du « rêve qui avorte », du « soir cramoisi » (20) et de la « fleur insolite, amoureuse de la muraille » (7). Il y a là des accents qui rappellent l'œuvre d'Anna de Noailles que Mathieu a analysée dans un mémoire de maîtrise. Cependant, il y a aussi refus de la résignation et du désespoir, et de « la tentation des chemins à rebours » (9). Il faut « toujours marcher », répète le poète, par les « chemins rigides et rudes » (9) afin de « remplir la vie d'un vif plaisir » (8). En fait, un rien suffit à éclairer l'âme : « un vent plein de grâce/ abandonne son aile » et « un rythme muet nous chavire tout entier » de sorte que le poète de nouveau peut s'enivrer « au cou d'une valse » (10). Ne faut-il pas cueillir le jour, posséder « l'impérieux désir d'être » (13) et profiter de ce temps qui s'écoule trop rapidement car demain il sera trop tard : « le soir ne vous le reprochera jamais autant/ qu'une tête inclinée » (26). Poèmes de jeunesse, des premiers amours et des premières blessures, dans ces quelques pages la nostalgie discrète du poète se mue en appel à la vie pleinement assumée.

Dans ces poèmes perce la tragédie du destin implacable, heurtant et traversant un monde de tendresse et de rêves. Le monde de l'enfance est confronté à celui de la vieillesse et de la mort dans un « rêve éveillé » (18), lucide et impitoyable. De ce face à face douloureux jaillit une vie ivre de dépassement et de « partance » (8) qui annonce la mystique chrétienne des poèmes plus récents.

Dans la deuxième section 1971-1983, c'est presque la même voix qui poursuit sa plainte, sa douce contemplation de l'existence vouée à sa finitude. Mais on note toutefois quelque chose de radicalement différent. Dans ces poèmes, « l'espoir quête l'âme » et le poète « témoigne seul en sourdine/ de l'écho d'une présence » (29), de la « lampe d'or sur les marais de la nuit » (39). Car, comme il le souligne, que reste-t-il lorsqu'ont été arrachés « sans compromis/ [l]es multiples masques » (31) sinon « l'aube reconquise » (32) et « l'éternité acceptée » (33)? Devant « le malheur du monde » (41), l'amour réapparaît de même que l'ivresse de la « mouvance du jour » (35) et un tenace espoir :

malgré la nuit

la cellule
le barbelé,

Nulle nuit n'est éternelle,

Nulle source n'est à jamais tarie,
 Nul baiser n'est pour toujours amer. [...]
 Demain,
 le germe d'un soleil viendra se river
 au glacier des sans appels
 Demain
 la fleur ultime au cristal de ton rire. (38)

« Empierré de doute, d'effroi » (46), le poète s'écrie : « à notre tour/ en cette foi périlleuse/ nous reprenons le lent syllabaire des âges » (47). « De la pierre à l'homme » (47), celle des stèles ou des cathédrales, la foi des ancêtres occupe une place de plus en plus importante dans l'œuvre de Mathieu avec des titres tels *Stabat Mater*, *Job*, *Cri... lumière* et *Marie de Dieu*. « Nous nous savons/ Royaumes troués de finitude » rappelle le poète, « Sentinelles à l'écoute d'un regard » (46) à la recherche de « l'impassible présence » (47). La poésie de cette époque est un véritable appel vers l'autre, la saisie d'un ailleurs qui bouscule en quelque sorte la passivité, l'ordre établi, la désespérance du monde moderne.

Les poèmes des années quatre-vingt sont marqués par l'indignation face aux guerres qui éclatent un peu partout sur le globe et aux malheurs qui affligent l'humanité. Le poète « outré/ bafoué/ humilié » (57) s'élève contre la « fine pointe du mal » qui fait en sorte que des innocents ont les « mains écorchées à l'arête des barreaux » (56) ou se retrouvent en de « longues attentes pour un morceau de pain » (57). Face à la « dure humanité », l'auteur propose la foi, un espoir qui, pour avoir mauvaise presse, n'en persiste pas moins à se renouveler. Ce Dieu « nu remue transi », « pulvérisant toute putréfaction » (60), offre un espoir.

Il ne s'agit pas ici d'une foi sclérosée, empreinte de regrets et de mortification, mais d'une foi où domine l'«urgence du Vivre » dans une « faim d'exubérance-excès » (61). Mathieu reprend des thèmes qu'on croirait périmés et leur fait entonner des chants nouveaux. Ces poèmes sont l'illustration d'une certaine audace, d'un désir de liberté dans l'expression du culte. Ce faisant, il témoigne d'une vraie joie de vivre retrouvée qui laisse une large part à l'émerveillement.

À l'aube
 telle une offrande
 mon appel frémit hors du noir.
 Les pétales d'ombre
 se dénouent.

Lumière
L'œil est saisi par le Regard
Ô Pensée
Tout le poids de mon être exulte. (62)

Avec « l'assurance d'un bourgeon têtue » (63), le poète s'engage à vivre pleinement, malgré les « métalliques insultes » de sorte que d'« une blessure d'âme s'échappe aile victorieuse » (64).

Les derniers poèmes, ceux des années 1996-2002, sont plus courts, plus resserrés et atteignent leur but avec une remarquable économie de moyens. Le poète développe des vers empreints de beauté sur l'enfance et la fraternité, et rappelle à son semblable « ce plus/ ce grand/ ce magnifique/ que tu portes à ton insu » (69). Le poète se dégage des angoisses qui parsemaient son œuvre et se veut davantage « géniteur d'Enfance neuve » afin de préparer les « galaxies des devenirs » (75). Nous retrouvons dans ces vers un immense espoir en l'avenir et une sérénité durement acquise. « L'écartelé », comme l'indique le dernier poème du recueil, « porte le royaume au-delà des épaisseurs,/ l'élève au-delà du chaos ». Il n'y a « nul espace pour les ténèbres » (79), mais lumière libératrice et joie.

Ce qui séduit dans ces poèmes, c'est la beauté des images, la plénitude de sens des vers qui atteignent leur vérité dans une alchimie spirituelle où s'amalgament l'esprit et le cœur. Les mots simples, banalisés depuis si longtemps qu'ils servent, sont rajeunis, couplés dans de petits tableaux dynamiques. Ce sont des mots qui disent, sans acrobaties, l'infinie complexité de la vie de l'homme, ses luttes et ses espoirs.

Comment résumer l'œuvre d'une vie? *Les Ruses de l'espoir* nous livrent des poèmes qui se présentent tels des jalons dans le cheminement du poète. Pourtant, quelques thèmes perdurent. Ainsi, l'émotion et la fantaisie de ce poète le poussent à contredire la vie de plate routine et à en proposer une autre, toute d'émerveillement, surréalité conquérante empreinte de liberté. L'obstacle de la matière fait surgir la substance même de l'esprit et du rêve dans une floraison de vers enchanteurs qui proposent au lecteur de changer la vie et de transformer le monde. Le temps des orages et des rafales des premiers poèmes se pare peu à peu des richesses du crépuscule, dans une montée, une ascension vers l'espoir qui prévaut contre l'angoisse et la mort.

Mathieu joue avec une constellation de mots et de symboles avec une sûreté d'imagination et de sensibilité qui révèle un authentique, un excellent, un grand poète. Cependant, dans *Les Ruses de l'espoir*, la succession d'images issues de poèmes composés pendant une quarantaine d'années fait en sorte que le lecteur perd le fil conducteur et se trouve

perplexe devant tel ou tel poème. Ce reproche se veut davantage un incitatif à relire les poèmes dans les recueils d'origine afin de saisir toutes les nuances de la poésie de Pierre Mathieu. De même, nous ne retrouvons pas dans le recueil les poèmes politiques de Mathieu, tels ceux de *Mots dits québécois* dédiés « Aux peuples libres et aux autres encore à libérer ». Les poèmes du pays à faire sont remplacés par ceux du pays intérieur et de la traversée spirituelle. Il faudrait aussi noter l'absence de table des matières et d'indication de date de publication des poèmes individuels. Mais ne boudons pas notre plaisir, les poèmes du recueil sont d'une rare beauté et *Les Ruses de l'espoir* viennent à point rappeler la présence de cette voix remarquable qui mérite d'être connue et reconnue du grand public.



MARTINE LAMY